



HIVER

pièce de Jon Fosse*

**Théâtre 2 l'Acte
mise en scène Michel Mathieu**

*(édition originale : Vinter, 2000, Det Norske Samlaget, traduit du norvégien par Terje Sinding avec le concours du Centre national du livre, l'Arche éditeur, 2003)

argument

Un homme s'assoit sur un banc dans un jardin public, une femme vient peu après se poser à l'autre bout et l'interpelle...

Se noue par la suite une liaison improbable, ils se perdent, se retrouvent.

Derrière la banalité apparente de ce récit il y a un véritable chant d'amour et de croyance à la vie.

La première scène oppose une fille visiblement à la dérive qui tente de se raccrocher à un homme dont on apprend qu'il est en attente d'un rendez-vous professionnel.

L'homme cède aux avances de la jeune femme qu'il amène à son hôtel. Après l'étreinte l'homme disparaît et revient avec de nouveaux vêtements pour cette compagne d'un jour. Ensuite la femme s'en va, un rendez-vous prochain est arrêté dans un bar voisin.

La scène suivante nous remontre l'homme assis à nouveau sur le banc, la femme apparaît, revêtue du manteau noir que l'homme lui avait acheté et l'on comprend qu'elle ne s'est jamais rendue au rendez-vous convenu et que l'homme l'a cherché.

Tous deux retournent à l'hôtel, on apprend que l'homme a tout largué, profession, femme, enfants. La femme détache son manteau et on devine à la tenue qu'elle porte qu'elle se livre à la prostitution. Un rêve amoureux commun s'énonce alors « aller dans un endroit différent ». La pièce se clôt sur cette étreinte dans la vision d'un futur incertain.

Jon Fosse, la langue de l'invisible

On est frappé devant cette écriture d'une fausse banalité de ce qu'elle dit en creux. Ici pas de ponctuation, une phrase apparemment errante, marquée par des répétitions, des renchérissement, des voltes et des bifurcations soudaines. Les didascalies très précises nous indiquent par contre l'essentiel de ce qu'il est nécessaire d'entendre.

Ce qui compte là n'est sans doute pas ce qui est dit, mais ce qui sourd derrière les mots, le voyage de la pensée. Une musique, car c'est extrêmement musical, qui s'appuie autant sur les silences que sur les mots et leur agencement.

Ce qui est magnifique et appartient à cet auteur comme à nul autre, est bien ce mouvement intérieur de l'âme qui cherche à dire ; les phrases qui se succèdent n'étant que les signes d'un corps mental en action, comme pour ces feuilles ou végétaux d'époques révolues, dont seuls les empreintes gravées dans la pierre gardent le souvenir.

matérialiser l'invisible

Devant cette écriture, et la précision des indications de l'auteur, on peut penser que le metteur en scène n'a rien à imaginer, sinon mettre en oeuvre ce qu'il a sous les yeux.

C'est du reste ce que dit Claude Régy à propos de Variations sur la mort.

Effectivement, il n'y a rien à rajouter d'extérieur à la parole et à la présence des acteurs.

Cela peut paraître étrange que le Théâtre 2 l'Acte, coutumier d'écritures de plateau hybrides, et d'excursions transdisciplinaires, s'intéresse à ce retour à une direction aussi dénudée.

Cependant si ce qu'on entend habituellement par « mise en scène » demande ici à être oublié, cela n'autorise pas l'inaction. La tâche en effet est très exigeante.

Nous la concevons comme mise en lumière, de ce qui justement est dans l'ombre, sans pour autant évacuer un mystère que le spectateur doit librement faire sien.

Il ne s'agit pas moins de donner corps, par l'interprétation à ce voyage de la pensée qui se dessine dans les mots du personnage.

Nous envisageons plusieurs étapes à cette entreprise.

Une lecture pas à pas du texte déterminera pour l'acteur le mouvement implicite qui est à la source du mot, de chaque mot.

On lui demandera ensuite d'incarner dans son corps, dans son geste, chacun de ces basculements originels, en lui donnant sa temporalité propre.

La mesure du temps est ici fondamentale.

On verra ensuite comment revenir au phrasé, par le mode d'articulation, le volume et l'intonation de la voix, quitte à effacer progressivement la gestualité, en gardant le rythme et les silences décelés de ce moteur sous-jacent.

Donc partir du texte pour trouver sa source secrète, la matérialiser physiquement, et ensuite revenir au texte pour imprimer dans son déroulé et sa profération, le mouvement qui anime intérieurement le personnage.

On se méfiera néanmoins de tout expressionisme, l'interprétation prononcera des pistes mais sans les appuyer, pour laisser le sens ouvert. Exercice paradoxal et difficile.

Dépasser ce qui pourrait en rester à un scénario cinématographique réaliste, pour en donner sa profondeur.

Cette démarche, nous l'avons testée dans des sessions de recherche, et nous pensons qu'elle est tout à fait appropriée pour révéler une écriture qui sans cela pourrait se trouver dévaluée dans une forme psychologique, alors qu'elle a plus à voir, nous semble-t-il avec la métaphysique, au sens où l'utilise Artaud dans « Le théâtre et son double ».

de la scénographie

Elle sera minimale.

Un rectangle de lumière délimitera l'espace du jardin public, un autre pour la chambre d'hôtel. Des espaces lumineux coupant la scène en oblique pour donner leur dynamisme à la rencontre et à la disparition. Dans le premier cas seul un banc, dans le second, le grand lit.

Les acteurs rentrent dans le faisceau de lumière.

Quand ils ne sont pas dans l'action ils disparaissent.

Comme indiqué par Fosse, des noirs sépareront les différents épisodes de l'action.



l'équipe

mise en scène, scénographie : Michel Mathieu
interprétation : Camille Lelandais, Quentin Siesling
lumières : Fabien Le Priault
son : Yohann Allais-Barillot
costumes : Odile Duverger
© Visages vagabonds

soutiens

Mairie de Toulouse
Conseil Départemental de la Haute-Garonne
Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée



Michel Mathieu directeur

Diffusion : Marie-Angèle Vaurs - marie-angele@theatre2lacte.com - 05 34 51 34 66

www.theatre2lacte-lering.com